

secular ethnic German identity in Canada and that it is somehow tied to the use of the German language” (p. 232). She urges us to “examine the issue of German-Canadian identity outside the parameters of ethnicity as secular identification” (p. 233) and to get rid of “the perception of victimization, stigmatization and discrimination” (p. 236) as the core of German-Canadian history and as a general explanation for a perceived invisibility in society.

A Chorus of Different Voices makes a rewarding study for interested readers, but it is sometimes difficult to track the chorus among all these voices.

Annette Puckhaber
University of Trier

Françoise Thébaud — *Écrire l'histoire des femmes*, Paris, ENS Éditions, 1998.

En France, après la thèse de doctorat, un mémoire d'habilitation est exigé pour permettre aux universitaires de diriger des thèses de deuxième et de troisième cycles. Ce travail se veut à la fois un essai historiographique, un petit exercice d'ego-histoire et une mise en perspective de ses travaux antérieurs. C'est ainsi que Françoise Thébaud, dans un essai superbement argumenté, présente non seulement le bilan d'une recherche, mais aussi le cheminement intellectuel au sein duquel se situe son travail, enfin, rien de moins qu'« un manifeste de défense et illustration de l'histoire des femmes » (p. 19). Une préface élogieuse d'Alain Corbin commente très favorablement ce nouvel éclairage sur l'histoire des femmes, sur les « gender studies » ou « women's studies » (mais oui, on ne traduit pas).

Sujet et objet de cette analyse, Françoise Thébaud, déjà bien connue pour son édition du cinquième volume de *l'Histoire des femmes en Occident — Le XX^e siècle*, ainsi que pour ses ouvrages sur la maternité pendant l'entre-deux-guerres et sur les femmes pendant la Guerre de 1914, est elle-même une de celles qui veulent dissiper « la longue surdité de la discipline historique ».

Cette réévaluation de l'histoire des femmes, limitée aux XIX^e et XX^e siècles, se situe dans une perspective internationale. Thébaud est une des rares spécialistes en histoire aussi au fait de l'historiographie anglo-saxonne que de celle de son pays. Reconnaissant combien l'histoire des femmes doit au mouvement social qui l'a propulsée, elle ne craint pas d'admettre la dette de ce champ historique envers les Américaines, pour la recherche empirique et surtout pour les débats théoriques. On connaît l'importance de la méthodologie dans l'histoire des femmes qui ne cesse de s'interroger sur ses cadres théoriques jusqu'à devenir, du moins aux États-Unis, un « des courants les plus théoriciens de l'histoire » (p. 19).

Existe-t-il une façon nationale d'écrire l'histoire des femmes? se demande-t-elle (p. 21). Au tout début de son essai, Thébaud réfute avec tact la notion de singularité française mise de l'avant par certaines historiennes ces dernières années. Contrairement à ces dernières, elle admet les rapports de pouvoir, les conflits de sexe et l'existence voire l'importance des féminismes français (p. 16–17). Une orientation différente se manifeste des deux côtés de l'Atlantique et l'histoire des femmes a

évolué selon l'état de l'historiographie de chaque pays au moment où elle s'est développée. Ainsi, pour la France, Thébaud explique l'importance des études sur le travail des femmes vu la prééminence des différences de classe, au-dessus de toute autre inégalité sociale (p. 49).

Son propre itinéraire s'inscrit dans ce sillon, de l'histoire ouvrière à celle des femmes, enseignées par Michelle Perrot à l'Université de Paris VII, aux premiers moments du mouvement féministe des années 70. Les jalons sont posés : séminaires de Perrot, réflexions et publications du groupe Pénélope de 1979 à 1985, puis des colloques et des thèses qui se succèdent et font le point périodiquement.

Si l'importance de l'histoire ouvrière explique en partie la méfiance, voire le mépris, envers une histoire fondée sur les rapports de sexe, la structure des institutions françaises, en particulier leur rigidité, n'est pas étrangère au retard et à la faiblesse de son implantation (p. 88). On est loin de constater dans la pratique historique française ce changement de compréhension globale de l'histoire par l'histoire des femmes, que souhaitait Michelle Perrot, en juin 1975, au colloque interdisciplinaire d'Aix-en-Provence sur *Les femmes et les sciences humaines*.

Le dernier tiers de l'ouvrage aborde « le temps du *gender* ». On perçoit ici toute la complexité de ce concept surtout lorsqu'il doit être traduit dans une langue incapable d'en faire un adjectif (*gendered history*) ou d'en déduire un verbe (*to gender, gendering*). Plutôt que d'y voir deux champs séparés, dans un premier temps Thébaud reconnaît que l'histoire des femmes inclut l'histoire des genres (p. 112). En effet, peu d'historiennes en histoire des femmes se permettent d'ignorer les rapports entre les sexes, ou l'histoire de la construction des genres féminins et masculins. Dans cette dernière section de sa thèse, le mot *gender* désigne non seulement l'objet d'étude mais aussi une approche qui se penche sur les rapports entre les femmes et les hommes. Mais la notion de genre semble parfois si inclusive qu'on se demande ce qui reste à l'histoire des femmes. Pour l'auteure, cette approche, l'étude des genres, permet de considérer les événements historiques dans une perspective sexuée. Or, les spécialistes en histoire des femmes ont elles-mêmes toujours souhaité que désormais l'histoire générale ne puisse se permettre d'ignorer la vision, la contribution, l'expérience des deux sexes dans son analyse et dans son récit. Il ne faudrait pas attribuer à la plus récente histoire des genres ce qui se retrouvait au départ dans l'histoire des femmes.

On oublie peut-être qu'une véritable histoire des genres, celle qu'on nomme ici *gender history*, comprend deux genres et que si le genre se rapporte à ce qui est construct, il s'agit de l'histoire de la féminité et de la masculinité autant que des rapports entre ces deux constructions, et de l'expérience, différente selon les genres, qui s'y rattache. Car l'histoire des femmes, qui en est une de rapports de pouvoir, ne s'écrit pas sans référence à la position et à l'expérience des hommes.

Entièrement renseignée sur les débats qui entourent le concept de genre, Thébaud reconnaît les risques qu'il comporte d'occulter les rapports de classe. On aurait cependant apprécié une discussion plus approfondie des rapports entre féminisme et marxisme qui ont empreint le mouvement féminisme et l'historiographie de l'histoire des femmes.

Comme exemple du « *gender à la française* », c'est le titre de cette section,

l'auteure se penche sur l'*Histoire des femmes en Occident* dont, avec tant de succès, elle a dirigé le cinquième volume sur le XX^e siècle. Elle en profite pour reprendre certaines critiques et justifier son approche dans la sélection des textes pour cette collection. Dans la section sur le tournant linguistique, on constate une fois de plus que les débats postmodernes qui agitent tant la production historique anglophone trouvent peu d'écho dans le pays de Derrida et de Lyotard.

L'ouvrage se termine sur les « richesses et paradoxes de l'histoire des femmes » en France (p. 149). On demeure encore pantois devant le manque de reconnaissance institutionnelle de l'histoire des femmes dans ce pays, leur faible présence dans les universités et les centres de recherche, compte tenu de la production historique dans ce domaine depuis quelques années. C'est dans ce contexte que Françoise Thébaud, comme pour convaincre ses collègues de l'objectivité de sa démarche, souhaite « l'autonomie relative de ce champ intellectuel par rapport au mouvement social » (p. 167).

Les Québécoises seront sans doute agacées par ce passage du français à l'anglais, *gender, women's studies, linguistic turn*, mais elles accueilleront enfin un ouvrage historiographique en français sur l'histoire des femmes. On partage l'impatience de l'auteure quand elle entend tenir dans des colloques récents des propos entendus dix ou vingt ans auparavant. Ce bilan devrait permettre de pousser plus avant et plus en profondeur l'exploration de l'histoire des femmes. Son ultime souhait sera probablement réalisé : que son ouvrage soit « le point de départ d'une controverse sereine, d'un débat intellectuel sur la place des femmes dans l'histoire française, sur ses apports à la discipline historique ainsi que sur ses manières de faire et d'interpréter » (p. 163).

Pour les éclairer au moment de leur premier contact avec ce domaine de l'histoire, on voudrait que tous les étudiants et étudiantes lisent attentivement l'introduction de Françoise Thébaud, pour ensuite ne pas résister à la curiosité de poursuivre la lecture jusqu'au bout. Ils et elles découvriront un livre généreux, une critique libre de toute mesquinerie et un bilan historiographique comparé de la production française et anglophone de 25 ans d'histoire des femmes.

Andrée Lévesque
Université McGill

Ellen Meiksins Wood and John Bellamy Foster, eds. — *In Defense of History: Marxism and the Postmodern Agenda*. New York: Monthly Review Press, 1997. Pp. 204.

Aujourd'hui, occupant de manière hégémonique le marché des idées, l'école philosophique du post-modernisme se nimbe d'un prestige certain au sein des microcosmes intellectuels anglophones. Pour les exégètes américains, britanniques et canadiens des travaux de la *French School*, appellation générique regroupant entre autres les Jean-François Lyotard, Jacques Derrida et Gilles Deleuze, la connaissance deviendrait un fait politique, la notion de vérité serait illusoire vu la construction